

## JE PLAIDE COUPABLE

"On dit qu'il n'y a pas d'argent ! Mais **elle** est bien quelque part, **cette** argent". J'entends encore s'indigner cette vieille cousine, avec son inimitable accent de Saint-Étienne. Il n'y a pas de mystère. Le temps n'est plus où une loupe et un carnet suffisaient à Monsieur Fabre pour faire progresser la science en pistant les insectes des collines de Provence. La recherche, de plus en plus complexe, coûte de plus en plus cher, en personnel, équipements, produits chimiques, animaux. Un seul rat de laboratoire coûte près de 25 euros. Sans argent, les meilleures idées ne peuvent dépasser quelques études préliminaires. Les 4.000 F que j'ai reçus en 1981 de ma Faculté de Médecine ont été la seule subvention publique de toute ma carrière pour une étude sur le tabac. J'ai passé plusieurs mois de ma vie à rédiger des demandes de contrats de recherches, évidemment sans succès puisqu'il s'agissait de tabac. Si j'ai pu continuer à travailler, je le dois au mécénat dont ont fait preuve Jacques puis Eric Logeais, qui m'avaient pris comme Conseiller Scientifique de leur Laboratoire pharmaceutique aujourd'hui disparu. Des années durant, ils m'ont assuré l'aide d'une technicienne, d'un peu de secrétariat. J'ai utilisé leur laboratoire d'analyse, leur atelier, leur service bibliographique. Ils m'ont alimenté en produits chimiques. Les rats "témoins" de leurs essais pharmacologiques, qui auraient dû être sacrifiés après n'avoir reçu qu'une injection de sérum salé étaient la base de mes essais sur le tabac et je ne sais plus combien de pleins coffres de voiture j'en ai ramené à la Faculté. L'échange était équilibré. J'avais organisé leur laboratoire de recherches pharmacologiques et été à l'origine de quelques-uns de leurs médicaments. Mais je leur ai une grande gratitude de m'avoir ainsi permis d'avoir une pratique expérimentale de recherche sur le tabac, alors qu'ils n'ont hélas jamais eu l'intention d'orienter leur activité dans cette voie.

En 1986, un grand espoir. Edmond Hervé, Ministre de la Santé de l'époque, avait demandé un rapport sur le tabagisme. Désigné comme co-rapporteur, je comptais bien que ce rapport démontrerait au Ministre le caractère indispensable de la recherche. D'avoir assisté à toutes les réunions des quatre groupes de travail a été une lourde tâche, mais une grande source d'information et de contacts divers avec tout ce qui gravitait autour du tabac, des représentants de l'industrie à ceux du Ministère des Finances, en passant par ceux des sports mécaniques, les cancérologues, les pneumologues, les toxicologues, la presse. Le rapport Hirsch <sup>10</sup> remis à la nouvelle Ministre Michèle Barzach fut à l'origine de la Loi Evin. Cependant, je ne fus pas admis à participer à sa rédaction. Ayant constaté qu'il ne contenait aucune recommandation concernant la recherche, je refusai de le signer.

Cependant, quelques idées avaient fait leur chemin. Le 3 décembre 1987, un accord que je considérai comme historique était signé entre Madame Barzach et les grands industriels du tabac, Seita, Philip Morris, Rothmans, Reynolds, British American Tobacco et l'Association des Fournisseurs Communautaires de Cigarettes. Aux termes de cet accord, les cigarettiers s'engageaient à financer de la recherche, sous le contrôle d'un Comité Scientifique qu'ils devaient mettre en place dès 1988. Ce Comité devait regrouper *"à parité des professionnels du tabac et des personnalités qualifiées -médecins et scientifiques concernés par ces problèmes, ainsi que des représentants des Ministères chargés de l'Economie, des Finances et de la Privatisation et du Ministère chargé de la Santé et de la Famille : il aura pour mission de garantir la qualité scientifique des thèmes choisis et les compétences des chercheurs retenus"*. Mes vœux étaient comblés. Enfin de l'argent pour une recherche non truquée destinée à protéger les fumeurs, et non à augmenter les ventes, que ce soit de tabac ou de médicaments.

Cependant, rien ne venait. Lors des réunions préparatoires au rapport Hirsch, j'avais connu lancou Marcovitch <sup>16</sup>, Directeur scientifique de Philip Morris en Suisse. Il m'invita à visiter les usines des Fabriques de Tabac Réunies à Neuchâtel. Il me dit : *"Nous sommes prêts à financer de la recherche comme vous le souhaitez, mais que fait la Seita ? C'est tout de même à elle, entreprise d'Etat française, de mettre en place ce Comité, et pas à nous les Suisses."* Je répondis que j'attendais ce Comité comme le Messie, car l'arrêt du soutien des laboratoires Logeais allait me contraindre à m'arrêter de travailler. *"En attendant, me dit-il, nous sommes prêts à vous aider"*.

C'est ainsi qu'avec quelques expérimentations pour des laboratoires pharmaceutiques, mon laboratoire a pu survivre quelques années, jusqu'à ce que Philip Morris ait compris que l'accord n'entrerait jamais en vigueur. Car que faisait la Seita pendant ce temps ? Elle se dédouanait en créant l'ARN, Association de Recherche sur les Nicotianées. Uniquement interne à la Seita, réalisant des recherches dans son seul intérêt et sous son entier contrôle, cette association privée non déclarée à la préfecture est le type même de l'association-maison. En se prêtant à cette opération de détournement de l'accord en tant que membre fondateur, puis vice-Président de l'ARN, un des ténors les plus médiatisés de l'anti-tabagisme a privé la recherche publique et indépendante d'une

énorme manne financière qui eût pu la sortir du néant. A qui faire confiance, quand de grands intérêts sont en jeu ?

Je plaide coupable d'avoir accepté une aide des cigarettiers. Certes, à l'époque, la chasse aux sorcières n'avait pas commencé. Elle s'organise pour discréditer tous les scientifiques qui de près ou de loin ont eu des relations avec l'industrie du tabac. Il y a deux ans, Gilbert Lagrue m'a dit que des représentants de Philip Morris avaient pris contact avec lui. Ils se disaient prêts à financer des recherches et à aider la Société de Tabacologie à financer ses bourses d'études pour former de jeunes chercheurs. Nous nous sommes rencontrés. J'ai posé comme préalable que le climat international devenait tellement intolérant qu'il ne serait pas possible d'accepter un financement autrement qu'à travers l'accord Barzach toujours théoriquement en vigueur. Nous ne pouvions courir le risque de discréditer la Société de Tabacologie. Evidemment, les choses en sont restées là.

Je plaide coupable parce que j'ai participé, en tant que coordinateur, à une large étude internationale sur un timbre à la nicotine. Etude très bien organisée techniquement par le laboratoire pharmaceutique, très bien contrôlée comparant sur 340 fumeurs le timbre à un timbre placebo. Les résultats n'ayant pas été satisfaisants, le laboratoire ne les a pas publiés. Il est clair qu'en ne publiant que les résultats positifs, l'image de l'effet général d'un médicament est complètement faussée. Je plaide coupable de ne pas m'être élevé contre cette distorsion de la vérité, tout en me demandant ce que j'aurais pu faire.

L'histoire d'un article sur le tabagisme passif publié en 2003 par le respecté *British Medical Journal* est édifiante. Les auteurs, les Pr Enstrom et Kabat avaient commencé voici 40 ans une enquête portant sur 120.000 personnes, financée par des fonds publics. Ce financement a été interrompu à mi-parcours, au dire des auteurs parce que les résultats préliminaires n'allaient pas dans le sens souhaité. Pour pouvoir continuer leur travail, ils ont accepté un financement de l'industrie du tabac. Leur conclusion fut que les effets nocifs du tabagisme passif auraient jusqu'ici été grossièrement surévalués. La qualité de cet important travail a été jugée assez satisfaisante pour que le sévère Comité de Rédaction du journal accepte de le publier. Les réactions à cette publication ont été d'une violence inouïe, les auteurs étant accusés de fraude, et le journal étant sommé de faire amende honorable et de refuser à l'avenir tout article suspect d'avoir reçu un financement des tabagiers. La réponse du Rédacteur en Chef fut qu'il se basait sur des critères purement scientifiques, et qu'il ouvrait en contrepartie ses colonnes à toute critique. Il ajoutait que s'il se mettait à refuser des articles en fonction des financeurs d'un travail et de l'*a priori* que les résultats en seraient faussés, il n'aurait plus guère de textes à publier...

Si l'Etat ne donne pas d'argent. Si l'argent des laboratoires ne sert qu'à promouvoir les ventes, mais ne peut être utilisé pour une recherche de la vérité vraiment indépendante. Si celui des cigarettiers expose à la mort scientifique sous les attaques de puristes qui n'ont que faire de la recherche, que reste-t'il à ceux que pousse le désir de savoir ? Le rapport Barzach n'est pas caduc. Je l'ai souligné dans maintes instances officielles. En vain.

Au musée du Castelvecchio, à Verone, on peut voir un beau tableau de Palma il Giovane. Peint autour de 1500. Venise, une grande place. Au premier plan, on jette au pied de marches, vraisemblablement dans la lagune, des cadavres verdâtres. Au second plan, dominant cette scène, le Doge en costume d'ors, entouré de notables en toge, d'ecclésiastiques de pourpre vêtus, implore mains ouvertes et le regard levé vers le ciel. Dans un nuage qui le nimbe, un Christ en gloire porte sa croix, aidé par des angelots voletant. Le titre : *"Il doge Alvise Mocenigo implora la cessazione della pesta"*.

Quatre siècles plus tard, nous en sommes encore là, à l'*"Implorazione per la cessazione del tabagismo nel mondo"*. Face au problème du tabagisme, nous réagissons encore comme face à la peste au sortir du Moyen Âge : Incantations, diabolisation, excommunications, exclusions, exorcismes, autodafés, processions avec bannières et litanies psalmodiées, sermons, prières trouvent leurs équivalents dans les grands congrès, les campagnes d'affiches, les slogans, les interventions télévisées de grands prêtres. Il semble que l'on ne veuille pas voir la vanité de toute cette agitation. La peste n'a été vaincue que lorsqu'on a compris qu'elle était diffusée par les rats et leurs puces, et quand Yersin a découvert le microbe responsable. On a pu alors prendre les mesures prophylactiques qui ont permis d'enrayer les épidémies, bien avant même l'apparition des antibiotiques qui ont apporté un traitement actif. Le tabagisme a résisté à toutes les répressions. L'unique réponse efficace à ce problème sera la connaissance scientifique.

Et les fumeurs dans tout ça ? S'ils souhaitaient réellement que se développe la recherche sur le tabac, leur poids politique l'aurait depuis longtemps rendue possible. Si la recherche virologique a connu dès les premières

années après l'apparition du SIDA un essor prodigieux, c'est grâce à la mobilisation immédiate des mouvements homosexuels où se comptaient les premières victimes, puis de l'opinion publique. Hormis ceux qui sont mûrs pour arrêter, qui n'en ont plus besoin, il me paraît clair que les fumeurs n'en veulent pas. Ils croient réellement le tabac indispensable à leur vie. La cigarette est leur béquille. Ils ne veulent pas qu'on les en prive. Bien sûr, lorsqu'on les interroge, 70% disent qu'ils voudraient arrêter. Mais les prévisions de ventes basées sur leurs réponses lors des études de marché se sont lourdement trompées. Les fumeurs expriment ainsi l'opinion rationnelle "*Il faudrait que j'arrête*", non un désir affectif "*j'ai envie d'arrêter*". Même si, par raison ou par conformisme, un fumeur donne "*intellectuellement, rationnellement*" son accord formel à une action contre le tabac, campagne, réglementation, projet de recherche, il ne peut y adhérer affectivement, la ressentant comme une agression directe envers ce qu'il a de plus intime. Il sabote systématiquement, même s'il n'en est que rarement conscient. Dans tous les recoins du labyrinthe des voies de décision, des fumeurs embusqués trouveront toujours comment faire capoter les meilleurs projets. Ils n'ont pas envie qu'on attente à la sensation d'apaisement que la cigarette apporte à leur besoin de fumer. Ils n'ont donc pas envie qu'on élimine ce besoin. *Ils n'ont pas envie de ne plus avoir envie*. Je ne crois pas qu'un amateur de chocolat qui aimerait bien perdre quelques kilos soit enthousiasmé à l'idée d'un médicament qui lui en ferait passer l'envie. C'est le désir qui anime l'Homme, pas sa réalisation, qui signifie la fin du désir. "*Ce que j'ai connu de plus beau sur la terre, oh ! Nathanaël, c'est ma faim*" écrivait André Gide dans *Les Nourritures Terrestres* .

